

# BULLETIN SALESIEN

Nous devons aider nos frères et travailler avec eux à l'avancement de la vérité. (III S. JEAN, 8)

Appliquez-vous aux bonnes lectures, à l'exhortation et à l'instruction. (I TIMOTH. IV, 13)

Parmi les choses divines, la plus divine est de coopérer avec Dieu au salut des âmes. (S. DENIS)

Un tendre amour envers le prochain est un des plus grands et excellents dons que la divine Bonté fait aux hommes. (S. FRANÇOIS DE SALES)



Quiconque reçoit un enfant en mon nom, c'est moi-même qu'il reçoit. (S. MATH. XVIII, 5)

Je vous recommande l'enfance et la jeunesse, donnez-leur une éducation chrétienne, mettez-les sous les yeux des livres, qui enseignent à fuir le vice et à pratiquer la vertu. (PIE IX)

Redoublez de forces et de talents pour retirer l'enfance et la jeunesse des embûches de la corruption et de l'incrédulité, et préparer ainsi une génération nouvelle. (LÉON XIII)

Nice, Place d'Armes, N. 1. — Marseille, rue des Romaines, 9.

Lille, rue Notre-Dame, 288 — Paris, rue Boyer, 28, Ménilmontant.

Les notes de nos Correspondants ne nous étant pas toutes parvenues en temps utile, nous renvoyons au BULLETIN de Décembre la PETITE CHRONIQUE des MAISONS de FRANCE.

Nous appelons l'attention de nos Coopérateurs sur la page ci-contre de la couverture, où se trouvent les Annonces des ALMANACHS et CALENDRIERS pour 1890.

requêtes de nos confrères Missionnaires dans l'Amérique du Sud, en novembre ou en décembre prochain, au plus tard, aura lieu une nouvelle expédition de Salésiens dans ces régions. Une circulaire de Don Rua dira à nos chers Coopérateurs le but de cette expédition, et fera à leur charité bien connue un appel auquel ils répondront, nous en avons la confiance, avec une particulière générosité.

## Sommaire.

Nouveau départ de Missionnaires Salésiens.  
DA MIHI ANIMAS!  
Don Bosco et les Conférences de St.-Vincent de Paul.  
La Dévotion à la Sainte Vierge dans l'éducation, par le P. Raguey (Suite).  
NÉCROLOGIE. M. Albert du Boys.  
Coopérateurs défunts.

## DA MIHI ANIMAS!

Tous ceux qui travaillent pour Dieu, aiment à indiquer par un mot caractéristique le but de leur vie. Ce mot dit à la fois les aspirations de leur zèle, la nature de leurs grâces particulières, comme aussi les bénédictions que Dieu répand sur leurs travaux et réserve aux héritiers de leur esprit. St. François d'Assise ne voulant que Dieu seul, St. Ignace cherchant toujours et en tout la plus grande gloire de Dieu, Ste. Thérèse s'écriant: ou souffrir ou mourir, donnaient aux générations appelées à recueillir leur héritage spirituel un programme ou plutôt un mot d'ordre qui ne cesse de peupler le ciel d'élus. St. François de Sales demandait à Dieu des âmes: *Da mihi animas!* Ce cri de sa foi vive et de son ardente charité a trouvé un écho puissant dans le cœur

## NOUVEAU DÉPART

de Missionnaires Salésiens.

Afin de répondre aux désirs de Notre Saint-Père le Pape Léon XIII, et pour faire droit aux pressantes

de Don Bosco. La vie entière de notre Père bien-aimé peut se résumer dans ce cri Salésien : pensées, paroles, désirs, entreprises, épreuves et joies, immolations et triomphes, tout ramenait sur ses lèvres la touchante supplication qui était gravée sur son cœur : *Da mihi animas!* Il était mendiant d'âmes. Quand il en obtenait une, sa reconnaissance se traduisait par un merci qu'on ne pouvait plus oublier. C'est qu'il n'est pas d'aumône plus royale : Dieu lui-même se déclare heureux de la recevoir.

Le cri Salésien est surtout un cri divin.

Tout ce que nous savons de Dieu, tout ce que nous voyons de ses œuvres, nous révèle ses desseins sur les âmes. Elles sont le centre de la création, puisque le monde a été fait pour l'homme ; elles sont aussi le centre des miséricordes divines, puisque Dieu le Père a donné son Fils unique pour la rançon des âmes. Mais ces âmes ne sont définitivement à lui que si elles sont sauvées ; et même quand elles sont sauvées, beaucoup d'entre elles, hélas, avant de posséder Dieu pour jamais, doivent secouer la poussière terrestre que le pèlerinage d'ici-bas a jetée sur leur robe nuptiale. La foi nous apprend, en effet, qu'entre l'enfer, où règne l'éternelle justice de Dieu et le ciel où sont consacrés les triomphes de sa miséricorde, il existe un autre séjour où les âmes se purifient selon la loi d'une justice toute miséricordieuse : c'est le Purgatoire. La certitude de son existence ne saurait être mise en question devant ceux qui nous lisent : elle est trop consolante pour qu'il soit besoin de la prouver, quand notre cœur nous la révèle au moins autant que Dieu l'impose à notre esprit. Disons-nous plutôt, avec Ste. Catherine de Gênes (1), que le Purgatoire est nécessaire. « Dieu me fait voir, écrit-elle, que pour ce qui est de lui, il ne ferme la porte du ciel à personne ; que tous ceux qui veulent y entrer y entrent ; et que comme il est la miséricorde même, il nous tend à tous les bras, pour nous recevoir dans sa gloire. Mais il me fait voir en même temps que sa divine essence est d'une pureté si grande et si incompréhensible, que l'âme qui a en elle le plus petit atôme d'imperfection, se précipiterait plutôt en mille enfers que de se présenter en cet état devant une Majesté si sainte. C'est pourquoi, voyant que le Purgatoire est établi de Dieu pour purifier les âmes de leurs taches, elle s'y précipite avec bonheur et regarde comme une grande miséricorde de trouver ce moyen de détruire en elle l'obstacle qui l'empêche de s'élever dans les bras de son Dieu. »

La sainte liturgie ramène tous les ans deux fêtes que l'Église militante a rapprochées l'une de l'autre avec un sens divin. Le jour de la Toussaint, l'Église félicite tous les élus d'être auprès de Dieu, se réjouit de leur bonheur, et leur demande une aumône particulièrement généreuse de prières et de secours surnaturels. Elle en a besoin pour obtenir les grâces qu'elle s'apprête à implorer. Le lendemain, son cœur ne battra que pour les élus du Purgatoire ; elle cherchera à leur procurer, dans le sein de Dieu, le rafraîchissement, la lumière et la paix. Sans doute, ce mystère de charité profonde, constante et forte qui s'appelle la communion des saints, explique les préoccupations saintes de l'Église de la terre ; mais ne l'oublions pas : l'Église, qui prête l'oreille à toutes les voix d'en-haut, n'est pas seulement émue par les plaintes douloureuses du

Purgatoire : elle entend la grande voix de Dieu lui dire, avec toute la tendresse, l'étendue et l'insistance d'un amour éternel pour les âmes : *Da mihi animas!* Est-il un chrétien encore digne de ce nom qui aurait le cœur de rester sourd à cette voix ? Et parmi les chrétiens, est-il un seul Coopérateur Salésien qui ne soit heureux de donner à Dieu des âmes quand Dieu lui en demande ? *Donnez*, disait Don Bosco avec Notre-Seigneur, *donnez et vous recevrez*. Nous donc qui criions tous les jours à Dieu par nos désirs, par nos paroles et par nos œuvres : *Da mihi animas!* n'oublions pas que le moyen d'obtenir, c'est de nous montrer généreux. Quelques réflexions sur ce sujet, en ravivant notre foi, lui donneront des ardeurs de charité et de pieuse sollicitude à l'égard des saintes âmes du Purgatoire. Oh, si chacun de nos Coopérateurs et chacune de nos Coopératrices, chaque membre de leur famille, chacun des nôtres, chacun de nos enfants, donnait à Dieu, dans son ciel, une de ces âmes bénies ! Quelle fête là-haut, à l'arrivée de ces phalanges d'élus, délivrés par la famille Salésienne ! Quelle joie pour Marie Auxiliatrice, notre Mère toute bonne, pour notre bienheureux Patriarche St. François de Sales, pour Don Bosco, notre Père bien-aimé !

### I.

Devons-nous donner à Dieu les âmes du Purgatoire ? La justice et la charité nous en font une obligation étroite. La justice d'abord. Ces âmes appartiennent à Dieu et sont vraiment à lui, parce qu'elles sont saintes ; elles possèdent la vie surnaturelle et ne peuvent plus la perdre. Il les a prédestinées de toute éternité, les a enveloppées de sa tendresse, les a enrichies de ses meilleures grâces, les suivant pas à pas durant leur épreuve de ce monde, pour les soutenir, les relever, les orner de vertus, les aider à grossir leur gerbe de bonnes œuvres et leur assurer la miséricorde décisive de la persévérance finale. Peut-être aussi avons-nous un autre motif de rendre à Dieu ce qui est à Dieu : n'est-ce pas à cause de nous que telles et telles âmes gémissent en purgatoire ? Dès lors, ferons-nous autre chose que notre devoir en travaillant de toutes nos forces à leur prompte délivrance ? Nous leur sommes unis par les liens du sang, de l'amitié, du patriotisme, de la fraternité chrétienne. Ce sont nos parents, qui comptaient sur notre cœur comme nous comptions sur leur cœur. C'est une mère qui nous a prodigué son amour et son dévouement dans une mesure sans mesure, mais aussi, hélas, avec une indulgence et un excès d'affection dont elle doit rendre compte à présent et qu'elle expie cruellement. C'est un père qui pour assurer notre avenir et ce qu'il appelait notre bonheur, n'a épargné ni labeurs ni fatigues, engageant même ses plus chers intérêts, ceux de son salut ; il ne souffre donc que pour nous avoir trop aimés. C'est une fille que Dieu nous a reprise, peut-être parce que nous ne voulions pas la lui donner ; cette idole, dont nous encourageons la vanité, l'amour pour le monde et ses joies misérables, dont nous voulions régler la piété, elle est torturée maintenant et à cause de nous. C'est un fils qui a cessé de pratiquer sa religion, mais n'a fait que suivre notre exemple. Nous l'avons formé pour la terre, lui enseignant avec un soin jaloux la science de ce qui passe, sans mettre jamais devant les yeux de son âme l'image de ce qui demeure. Il est châtié : mais ne sommes-nous pour rien dans son supplice ?

(1) *Traité du Purgatoire*, chap. VIII.

Et si nous pensons aux amis, aux ennemis peut-être, aux concitoyens, aux compatriotes, que nos exemples, notre influence et nos lâchetés ont plongés dans les brûlants abîmes du Purgatoire, pourrions-nous demeurer en paix et nous croire en règle avec la Justice divine? Par notre faute, toutes ces âmes, attendues au ciel où elles brilleraient comme des étoiles resplendissantes, languissent dans la souffrance et dans l'affliction. Dieu n'a-t-il pas le droit de nous les réclamer? Nous les lui devons parce qu'elles sont à lui et que nous les lui avons comme dérobées. Ne tardons pas à payer cette dette sacrée.

C'est une dette de justice; c'est aussi une obligation de charité. En secourant toutes ces âmes que Dieu nous demande, nous exercerons la charité à leur égard, envers le ciel tout entier et envers nous-mêmes. C'est aimer vraiment et efficacement, que de soulager ceux qui souffrent et qui ne peuvent rien pour alléger leurs propres tourments. Les âmes du Purgatoire souffrent au delà de tout ce que nous pouvons imaginer.

Elles ont d'abord la peine du *sens*, laquelle consiste en un sentiment très vif des douleurs épouvantables causées par le feu qui brûle pour les purifier. Ce supplice du feu surpasse toutes les souffrances de cette vie, quelque vives et intolérables qu'elles paraissent. St. Augustin (1) dit: « Ce feu est un tourment plus cruel que tous ceux de cette vie. » Il affirme ailleurs la même chose en termes au moins aussi clairs: « Ce feu, quoiqu'il ne soit pas éternel, ne laisse pas d'être un fort grand mal: car il est plus insupportable que tout ce qu'on a souffert jusqu'ici de plus douloureux en ce monde. Jamais personne n'a senti de douleur pareille dans son corps, quoique les martyrs aient souffert d'étranges tourments » (2). Enfin, à un autre endroit, il s'exprime en ces termes: « Tout ce qu'on peut voir, ou imaginer, ou sentir de peines en cette vie, est bien peu de chose en comparaison des flammes du Purgatoire » (3). St. Grégoire et le vénérable Bède ne sont pas moins précis. Selon St. Anselme, la plus grande peine que se puisse imaginer en cette vie n'est pas si grande que la plus petite de l'autre (4). St. Thomas, le prince des théologiens, professe le même sentiment et l'appuie de preuves solides (5). Il dit aussi, avec les plus savants docteurs, touchant la nature de ce feu du Purgatoire: « C'est le même feu qui tourmente les damnés dans l'enfer et les justes dans le Purgatoire » (6). La seule différence a donc trait à la durée du supplice.

Que le feu cause une douleur dont rien n'approche, nous n'avons pas à l'établir. S'il nous est impossible de laisser, même pour un instant assez court, un de nos doigts dans le feu, que ne souffririons-nous pas si, enfermés dans une fournaise ardente, nous pouvions par miracle vivre au milieu des flammes sans mourir? Et cependant, au dire de Thomas Morus, le glorieux martyr d'Angleterre, « le feu du purgatoire surpasse autant en chaleur le feu plus ardent qu'on ait jamais vu sur la terre, que celui-ci surpasse le feu d'un embrasement peint sur la muraille » (7). En outre, plus on est susceptible de douleur, plus

on ressent un coup, plus on souffre d'une plaie. Or, tout le sentiment qui est dans le corps vient de l'âme: et comme le feu du Purgatoire brûle l'âme, il lui cause par conséquent une douleur qui passe toutes les douleurs du corps (1). Enfin, si nous réfléchissons que la moindre petite faute volontaire est un mépris de Dieu digne d'un supplice en rapport avec la grandeur et la sainteté de ce même Dieu, si nous nous disons que la fin de notre vie termine le temps des grâces, des mérites et de la miséricorde pour faire place au temps de la justice et aux châtements, nous aurons peut-être une idée des peines sensibles qu'endurent les âmes du Purgatoire.

St. Bernard, à la pensée de ces peines, demandait à Dieu le don des larmes: « car peut-être, » dit-il, que cette eau ayant effacé mes crimes, » ce feu si ardent n'aurait plus rien à brûler en moi » (2). Et d'après Denis le Chartreux, un ancien religieux anglais à qui Dieu avait fait voir ce qu'on souffre dans le Purgatoire, n'y aurait pas laissé son plus cruel ennemi s'il avait pu lui venir en aide: « Je souffrirais, disait-il, » trois mille fois la mort pour l'en délivrer, tant » ce que j'ai vu passer la mesure des douleurs, » des croix et des afflictions présentes » (3).

Les pauvres âmes du Purgatoire éprouvent un second tourment: la privation de Dieu ou peine du *dam*. Comprendre en ce monde quel mal c'est que d'être privé, même pour un temps, de la vue de Dieu, est chose impossible. Elles sont rares les âmes comme ce Père Sanchez qui serait mort de douleur si on lui eût assuré qu'il ne mourrait point; il donnait pour raison de cette affirmation extraordinaire, qu'il brûlait d'un si grand désir d'être avec Dieu et de le voir, qu'un jour de délai eût été capable de lui causer une tristesse mortelle (4). Mais on peut se représenter, au moins d'une manière imparfaite, l'affliction d'une âme créée pour Dieu, en état de le voir, si ses péchés ne l'en empêchaient pas, et cependant privée de ce bonheur ineffable. Quels regrets et quelle tristesse pour cette pauvre âme, dans la pensée qu'elle s'est privée, pour un temps, du Souverain bien! Aimant Dieu de toutes ses forces, pénétrée de la grandeur des perfections divines, elle ne peut aller à lui! Elle verse des larmes du sang et se demande où est son Dieu: il se détourne d'elle. Inconsolable d'être séparée de Dieu, elle éprouve aussi une vive affliction d'être privée du bonheur du ciel; ces tourments qu'elle subit, elle les a choisis elle-même, en préférant de faux biens passagers et souvent honteux, à des biens honnêtes, solides et éternels. Et ces deux peines, le feu et la privation de Dieu, sont souvent, hélas, bien longues. Le cardinal Bellarmin, dont l'autorité est d'un très grand poids, ne craint pas d'écrire: « Il est certain que les peines du Purgatoire peuvent durer plus de dix et plus de vingt ans, j'ose dire même plus de cent et de mille » (5). Des révélations très dignes de foi nous apprennent que quelques âmes sont condamnées à brûler dans le Purgatoire jusqu'au jour du jugement. L'Église est bien de ce sentiment, puisque, de coutume immémoriale, elle accepte de prier à perpétuité pour tel ou tel défunt en particulier. D'ailleurs, les hommes jugeant plus facilement de la cruauté d'un supplice pe-

(1) *In Psal.* XXXVII.

(2) *De vera et falsa penitentia.*

(3) *Serm.* 42, *de Sanctis.* circa med.

(4) *In Elucid.*

(5) *In 4.* dist. 21, q. 1.

(6) *Ibid.*

(7) *Opusc.* *Requete d'une âme.*

(1) Voir St. Thomas. *loco citato.* num. 5.

(2) *Sermo de eo quod legitur in Job. in 6. tribulat., etc.*

(3) *Dialogue sur le jugement particulier.* art. 33.

(4) *In vita P. Balthasar Alvarez.* S. J., c. 17.

(5) *De genitâ columbe.* L. II, 9.

sa durée que par son intensité, il est tout naturel que pour nous donner quelque idée des tourments du purgatoire et nous retenir dans le devoir, Dieu ait prolongé ces tourments au lieu de les abrégés. Si nous voulons réfléchir à la dette que contracte une âme servant Dieu, mais tombant néanmoins dix fois par jour dans des fautes vénielles et cela pendant cinquante ou soixante ans, nous aurons un total effrayant qui représentera des années et peut-être des siècles de purgatoire. Cherchons-nous, par des œuvres saintes, à éteindre ces flammes préparées pour nous ? Ces œuvres, les faisons-nous en état de grâce ? Quo sont nos jeûnes ? hélas, trop souvent un motif de nouvelles sensualités sous prétexte de pénitence. Et nos prières ? sont-elles assez ferventes pour que Dieu y voie une satisfaction à laquelle il a droit ? Nous comptons peut-être sur nos aumônes : mais combien n'en peuvent faire ? combien en font peu ? et dans quelles vues ? Reste encore, nous le savons, un bienfait insigne de Dieu, les indulgences. Mais, dans le monde, qui se préoccupe de les gagner ? Et si quelqu'un y songe, peut-on affirmer que ce sont les grands pécheurs, ceux dont la dette envers la justice divine est plus considérable ? Hélas !.....

Les âmes qui souffrent ce que nous venons de dire ne peuvent plus rien pour elles-mêmes. La mort, qui les a heureusement surprises dans la grâce, les y a fixées ; mais elle leur a ôté en même temps le pouvoir d'acquiescer de nouveaux mérites et de croître en vertus. Durant notre vie, si nous sommes en état de grâce et si nous souffrons avec patience et résignation, nous expions nos fautes, nous amassons des trésors de mérites, nous avançons dans la vertu, dans l'amour de Dieu, et nous nous préparons chaque jour un bonheur plus grand dans le ciel. Rien de tout cela n'a plus lieu pour les pauvres âmes du Purgatoire. Souffrances, patience et résignation sans mérites pour elles ; nul progrès dans la vertu, aucune augmentation d'amour de Dieu, voilà leur partage. Prières, supplications, larmes, repentir, gémissements, regrets, rien ne leur sert plus à fléchir le Seigneur, parce que, de l'empire de sa miséricorde, elles sont passées sous celui de sa justice. L'espérance d'accroître nos trésors spirituels nous soutient dans la lutte d'ici-bas, adoucit nos épreuves et diminue nos fatigues : au Purgatoire cette espérance ne règne plus : il est temps de payer ses dettes et non plus de faire des profits. Ces pauvres prisonnières de la justice divine ne peuvent se venir en aide les unes aux autres ; et si leurs protecteurs du ciel ont le moyen de les consoler et de les soulager, il ne leur est pas permis de prendre sur eux la moindre partie de la dette. Et cependant, nous le savons, Dieu nous demande ces âmes. Notre-Seigneur nous les demande aussi. S'il s'est livré pour les hommes, s'il aime les justes qui essayent de reconnaître son amour, s'il aime même les plus grands pécheurs, parce qu'il espère les ramener à lui, de quel amour n'aimera-t-il pas les âmes du Purgatoire qui l'aiment avec tant d'ardeur, qui ne peuvent plus l'offenser et qui ne peuvent plus lui être ravies ? Elles sont le fruit de son sang ; il souffre de leurs souffrances et voudrait y mettre un terme. Mais c'est à nous qu'il laisse la joie d'exercer sa miséricorde à leur égard. Il nous répète : « Tout ce que vous ferez pour la moindre d'entre elles, je le regarderai comme fait à moi-même. »

Une autre voix se joint à ce concert de célestes

supplications : c'est celle de la Vierge Marie. Elle est la Mère et le Secours des chrétiens. Une mère a pour celui de ses enfants qui souffre, toutes les attentions, tous les dévouements et toutes les tendresses ; et s'il vient à la quitter pour retourner à Dieu, elle le suit par le souvenir, par la prière, par les regrets et par l'amour. Notre Mère du ciel, Elle qui a donné Jésus au monde, Elle à qui Jésus nous a donnés, aura-t-elle un cœur moins grand que nos mères de la terre ? Si elle suit de ses miséricordes tous ses enfants, que ne fera-t-elle pas pour arracher aux flammes du Purgatoire les âmes de ceux que la justice divine y a renfermés ?

Les anges et les saints du Paradis, eux aussi, veulent des âmes. Les anges gardiens des âmes qui souffrent, leur continuent les offices de l'assistance la plus dévouée. Ils viennent sur la terre leur quêter des suffrages, leur susciter des bienfaiteurs ; il ne manquent pas de visiter souvent le Purgatoire, afin d'y porter un peu de consolation et de soulagement. Les saints du ciel sollicitaient avec ferveur de voir à chaque instant de nouveaux élus grossir leurs rangs ; dans la mesure où leur état le permet, il portent secours à leurs frères, et obtiennent des grâces aux fidèles qui pensent au purgatoire.

Écoutez enfin une supplication qui ne saurait nous trouver insensibles : c'est celle de Don Bosco lui-même. Ce Père bien-aimé, qui avait en quelque sorte commandé à chacun des battements de son cœur de dire : *Da mihi animas* ; lui qui savait le prix des âmes, ne peut pas l'avoir oublié, maintenant qu'il voit les âmes et leur divine beauté infiniment mieux qu'il ne le voyait ici-bas : ce n'est pas près de Dieu que se désapprend le langage de l'amour, que se refroidit l'ardeur des saints desirs, que s'éteint la flamme de l'apostolat. Don Bosco nous demande des âmes. Oh, donnons-les lui ! Il saura leur dire qui les lui a gagnées, qui lui a permis de les présenter à sa Madone bénie, Marie Auxiliatrice, comme un fruit du champ où il a dépensé sa vie, pour y laisser des ouvriers qui fussent vraiment Don Bosco continué. Nos chers Coopérateurs, qu'ils n'en doutent pas, sont de ces ouvriers qui continuent Don Bosco au service des âmes. Et quand Don Bosco était encore au milieu de nous, quel respect nous avions tous pour ses moindres desirs, quel empressement à exécuter ses ordres ! maintenant que sa voix vient du ciel, aurions-nous une autre manière de lui obéir ?

Ce serait aller contre nos intérêts les plus chers et les mieux compris. Les théologiens prouvent par de solides raisons (1), que nous ne pouvons développer ici, les points suivants de la doctrine catholique touchant la dévotion aux âmes du Purgatoire. 1° En offrant nos bonnes œuvres pour les âmes de nos frères, nous ne diminuons point, mais nous augmentons plutôt notre gloire dans le ciel ; — 2° Par là, nos bonnes œuvres ne perdent rien de leur force, mais au contraire elles en acquièrent davantage pour obtenir des grâces du ciel ; — 3° Par ce moyen, nous satisfaisons pleinement à la justice de Dieu, ou du moins nous excitons sa miséricorde à nous remettre les peines dues à nos péchés ; — 4° En considération de notre charité pour le prochain, Dieu nous dé-

(1) *Traité du Purgatoire*, du P. MUNFORD, ch. V et suiv. *Mois des Âmes du Purgatoire*, par l'auteur de *L'Eucharistie méditée*, XV<sup>e</sup> jour ; S. BONAVENTURE ; *Compend. theol. veritatis*. L. VII, *De ult. temp.*, c. 5.

livrera tout à fait ou d'une grande partie des peines du Purgatoire; — 5° Enfin, nous ne faisons rien, en cela, de contraire à la charité que nous devons à nous-mêmes, et, faire autrement, ce ne serait pas nous aimer, mais nous haïr. On peut résumer toute cette doctrine en disant que s'il sera doux aux âmes délivrées par nous de nous témoigner leur reconnaissance, il est facile à Dieu de nous punir de notre oubli de ces saintes âmes, en permettant que par une terrible réciprocité, nous soyons délaissés aux jours de notre expiation. St. Bonaventure (1) dit que les suffrages que fait l'Église pour les âmes du Purgatoire en général, sont appliqués par Dieu à celles qui, durant leur vie, ont acquis des droits à ces trésors incalculables, en ayant à cœur de soulager leurs frères défunts : quel malheur si nous étions privés de toute participation à ces suffrages !

On le voit : la terre seule, en quelque sorte, tient entre ses mains les clefs du Purgatoire. Ce décret de la Providence est adorable. Grâce à lui, le mystère si doux de la communion des saints nous permet de donner à Dieu ce qu'il désire, des âmes, et ce qui lui revient, la gloire. Quelle joie pour nous, quel honneur aussi que d'être en état de répondre à un désir de Dieu ! Et comment ne pas lui donner des âmes qui lui appartiennent ; des âmes que nous avons mises nous-mêmes peut-être en purgatoire, où elles souffrent cruellement, où elles attendent un secours que nous seuls pouvons leur prêter ; des âmes, enfin, que le ciel tout entier nous demande et que nos plus chers intérêts nous conseillent d'envoyer devant nous, là où il n'y a plus ni deuil, ni larmes, ni douleur, afin d'y être nous-mêmes accueillis un jour comme les bienfaiteurs de nos frères et de Dieu ?

## II.

Pouvons-nous donner à Dieu les âmes du Purgatoire ? De tout ce que nous avons dit jusqu'ici, on doit conclure qu'il est en notre pouvoir de soulager et de délivrer même nos frères défunts. Il serait, en effet, assez inutile d'établir que nous devons faire ce que nous ne pourrions pas accomplir. Mais un mot plus précis sur ce sujet ne sera pas sans utilité. On sait que l'ensemble des suffrages de l'Église universelle répand continuellement dans le Purgatoire une rosée rafraîchissante ; mais, de plus, Dieu, par une disposition de sa bonté infinie, communique à chacun des membres de l'Église le pouvoir qu'il a donné au corps tout entier. Il permet ainsi à chaque fidèle vivant de lui lier les mains, pour ainsi parler, de retenir son bras vengeur et de le désarmer. La peine, sa durée et la nature des souffrances purifiantes, tout a été fixé par sa justice ; mais sa miséricorde nous a laissé le droit de modifier ce décret, de soulager nos frères, de les délivrer. Ne croyons pas obtenir ce résultat par des larmes, des regrets, de stériles lamentations. « Nous voyons tous les jours, disait St. Bernard, des morts pleurer d'autres morts : beaucoup de pleurs, et nul fruit... La cause des pleurs dans ces morts du monde est vanité et péché.... Il faut verser des larmes sur ceux qui pleurent de la sorte » (2). St. Bernard n'entend pas condamner la douleur naturelle, mais il la veut chrétienne, surnaturelle, inspirée par la charité :

des larmes ainsi versées sont utiles à nos morts, elles sont, dit St. Ambroise, le prix de leur salut, la rançon de leurs péchés.

## III.

Obligés à tant de titres de donner à Dieu des âmes, non seulement nous le devons, mais encore nous le pouvons. Comment nous y prendrons-nous ? Quels sont les meilleurs moyens pour délivrer les âmes des tourments du Purgatoire ? Ces moyens ne manquent pas, et nous voulons dire rapidement un mot sur chacun d'eux. Nous avons d'abord la prière, qui est à la portée de tous, des pauvres comme des riches, des faibles comme des forts. C'est là une aumône que toutes les fortunes comme toutes les santés permettent de faire ; et souvent ceux qui n'ont ni fortune ni santé, la font avec une générosité à laquelle le cœur de Dieu ne résiste pas. La justice divine ne demande qu'à faire grâce aux âmes du Purgatoire, si nous payons leur rançon, en œuvres satisfaites ou en supplications. La prière a trois qualités qui la rendent grandement efficace en faveur des âmes du Purgatoire. Elle nous vaut des mérites ; elle satisfait pour les péchés déjà pardonnés ; enfin elle obtient ce qu'elle demande. Le mérite ne peut être cédé et nous reste tout entier ; mais il agit sur le cœur de Dieu et le détermine à nous accorder gratuitement la grâce désirée. La satisfaction peut être transmise. Or la prière a le mérite des œuvres satisfaites parce qu'elle est difficile. Sans doute, elle est non seulement un devoir, mais aussi un besoin de notre cœur. Dieu est grand, Dieu est puissant, Dieu est bon : quelque chose d'intime et de fort nous le dit ; et nous prions pour adorer, pour obtenir, pour remercier. Mais il est néanmoins difficile de bien prier. Le démon, nos propres pensées, les objets du dehors, nos passions et nos misères, tout vient nous empêcher de prier avec foi, avec espérance, avec amour, humblement et sans jamais nous décourager. Et si la prière nous coûte, elle a la vertu des œuvres satisfaites. Enfin elle obtient ce qu'elle demande. Nous sommes toujours exaucés en quelque manière. L'Écriture nous donne des exemples innombrables de cette puissance de la prière ; et Notre-Seigneur lui-même nous a enseigné cette efficacité, pourvu que nous demandions en son nom.

Second moyen, l'aumône. Au témoignage de l'Esprit Saint, elle délivre du péché et de la mort (1). Rappelons que si l'aumône est puissante sur le cœur de Dieu, c'est qu'elle rend ceux qui la font, semblables à Dieu même. De toutes les œuvres divines qu'un homme peut imiter, la miséricorde est la plus auguste. Ce n'est pas à nos chers Coopérateurs que nous parlerons longuement de l'aumône, de sa nécessité, des biens qu'elle apporte : ce qu'ils font si généreusement pour les fils de Don Bosco, prouve qu'ils ont la science divine de l'aumône. Toutefois, comme il s'agit ce mois-ci de secourir les âmes du Purgatoire, n'oublions pas que l'aumône, pour devenir méritoire au sens surnaturel, doit être faite en état de grâce, faite par amour pour Dieu et dans l'intention de lui plaire. La somme ne décide pas du mérite de l'aumône : le trait de la veuve de l'Évangile établit cette vérité. Ne point secourir ceux qui nous ont laissés des richesses, est une injustice et une ingratitude ; nous en serions punis un jour.

(1) *Loco citato.*

(2) Disc. à la mort de son frère Gérard.

(1) TOBIE, XII, 9.

Troisième moyen, la souffrance. Comme la prière, il est à la portée de tous, avec cette différence que la souffrance vient nous trouver d'elle-même et sans que nous ayons rien fait pour l'endurer. Personne n'y échappe; le corps et l'âme y sont sujets. Nos souffrances étant essentiellement satisfactoires, peuvent ouvrir le ciel à une foule d'âmes, pourvu que nous souffrions en état de grâce et pour Dieu. Que de trésors l'on perd, faute de profiter des souffrances, de celles qui nous arrivent au moins, si nous n'avons pas le courage d'en chercher d'autres!

Quatrième moyen, la sainte communion. Elle ne produit tous ses effets que dans celui qui la reçoit. Grâces actuelles pour faire le bien et pour éviter le mal, rémission des fautes vénielles et de la peine temporelle encourue à cause des péchés, tous ces biens sont pour celui qui communie et ne peuvent être cédés à personne. Mais la sainte communion est aussi une œuvre satisfactoires, et comme œuvre bonne par elle-même, et comme œuvre difficile. En effet, pour faire dignement cette grande action, il faut s'y disposer par l'examen de conscience, par une confession humble et sincère, sans compter les autres exigences saintes auxquelles l'on doit se soumettre: de là une série de difficultés qui donnent à tous ces actes le caractère d'œuvres vraiment satisfactoires, dont nous pouvons faire bénéficier l'âme de nos chers défunts. Les grâces que nous apporteront la sainte communion augmenteront notre crédit auprès de Dieu; et nous aurons le bonheur de procurer à ses amis et aux nôtres l'éternelle communion.

Cinquième moyen, le saint sacrifice de la Messe. Le sang de Jésus-Christ, dit St. Bernard, est la vraie clef du Paradis. Sa vertu est toute-puissante, infinie; une seule goutte suffit pour effacer une multitude de fautes, pour remettre une éternité de peines, et Jésus-Christ l'a versé à flots, jusqu'à la dernière goutte. Au point de vue de son action sur le Purgatoire, le saint sacrifice de la Messe a toujours son efficacité; les dispositions de celui qui y assiste et celles du prêtre qui l'offre, ne l'empêchent pas de soulager infailliblement les âmes des fidèles défunts. Tous les autres actes religieux dont nous avons parlé procurent ce résultat s'ils sont revêtus des conditions requises: le saint sacrifice est toujours infiniment agréable à Dieu: il n'y voit que son divin Fils, qui seul est la victime et le seul véritable sacrificeur. Nous savons combien il est facile de répandre cette rosée bénie sur les flammes du Purgatoire.

Sixième moyen, les indulgences. Elles nous ouvrent le trésor des mérites de Jésus-Christ, de la Sainte Vierge et des Saints. L'Église applique les indulgences aux âmes du Purgatoire par forme de suffrages, c'est-à-dire en offrant pour elles à Dieu une partie des satisfactions de Jésus-Christ dont elle a la disposition. Elle leur obtint ainsi la rémission de leur peine. Nos chers Coopérateurs pourront voir, en se reportant à leur Diplôme, quelles richesses leur met entre les mains ce titre de Coopérateurs Salésiens. Qu'ils apprennent toujours mieux (1), pour s'en servir avec un succès dont Dieu saura la récompenser, le secret d'employer ces richesses en faveur du Purgatoire.

#### IV.

Quelles sont les âmes que Dieu nous demande? Nous pourrions répondre que ce sont celles dont l'entrée en Paradis doit glorifier Dieu davantage. De toutes les manières d'assister les morts, le P. Mumford estime que la meilleure est celle où l'amour-propre a le moins de part et où l'on regarde purement l'honneur de Dieu. S'il y a deux âmes dans le cas dont nous parlons, la charité veut que nous choissions celle qui a le plus à souffrir. Mais nous devons aussi indiquer l'ordre habituel de la charité. Nos parents, nos amis et nos bienfaiteurs auront nos premiers suffrages; puis viendront les personnes qui ont été pour nous un sujet de peine et peut-être de grandes épreuves. Nous pouvons maintenant leur rendre le bien pour le mal: n'y manquons point; elles nous aiment, regrettent leurs torts et les expient: prouvons-leur que nous les aimons et les avons toujours aimées. Prions pour les pauvres âmes que nous avons scandalisées en quelque manière; nous sommes la cause directe de leurs souffrances: si nous l'oublions, Dieu saura bien y penser, quand nous paraîtrons devant lui. Prions pour les âmes tourmentées plus cruellement et condamnées à souffrir longtemps, parce qu'elles ont vécu sans faire pénitence avec le sérieux auquel les obligeaient leurs fautes, ou parce qu'elles ont recouvré l'état de grâce peu d'instants avant le dernier soupir. Prions pour les âmes abandonnées: qui dira leur nombre et leur détresse! Prions, enfin, pour les âmes les plus voisines de leur délivrance: quelle gratitude elles nous auront dans le ciel!

#### V.

Dès cette vie, notre charité trouvera des récompenses inestimables. La pensée du Purgatoire, si nous l'entretenons volontiers et chrétiennement, nous fera éviter ces mille petites fautes que nous ne songions pas même à nous reprocher. Elle nous inspirera l'esprit de pénitence et de mortification, en nous persuadant d'expier volontairement en ce monde, ce que la justice divine nous ferait expier dans l'autre: la main de Dieu est plus lourde que la nôtre. Elle nous apprendra à supporter les peines et les épreuves de la vie, et à les regarder comme un supplément miséricordieux par lequel Dieu veut rendre notre pénitence suffisante. Elle nous maintiendra dans la ferveur, plus délicats dans le service de Dieu, de notre prochain, plus soigneux de nos intérêts du ciel. Enfin elle nourrira en nous une tendre charité pour les saintes âmes du Purgatoire; souffrant de leurs souffrances, nous travaillerons à les soulager; et Dieu, qui récompense même un verre d'eau froide donné en son nom, reconnaîtra magnifiquement l'aumône que nous lui ferons. Car, ne l'oublions pas: ce sont des âmes qu'il nous demande: *Da mihi animas!*

## DON BOSCO et les Conférences de St-Vincent de Paul.

Un de nos dévoués Coopérateurs de Romans (Drôme) nous écrit:  
Le 21 Juillet, la Conférence de St. Vincent de Paul de Romans et de Bourg-de-Péage célébrait la fête de son Saint Patron. Convoqués par une cir-

(1) Voir le *Petit Traité des Indulgences*, par l'abbé COLLOMBE. (Librairie Salésienne de Nice, 1, place d'Armes).

culaire pleine de foi et de zèle de leur dévoué Président, les membres de la Conférence assistaient le matin à une Messe de communion générale et entendaient une éloquente allocution de M. le Curé-Archiprêtre de Bourg-de-Péage. Le soir, à la réunion générale, nous avions l'avantage de voir M. le chanoine Toupin et un bon nombre de MM. les ecclésiastiques de nos deux villes.

M. le Curé de Rochefort-Samson, qui a fondé dans sa paroisse une Conférence et est tout dévoué à nos Œuvres, avait bien voulu accepter de venir présider notre réunion. Sur l'invitation de notre vénéré Président, au panégyrique de notre Saint Patron, il a joint le panégyrique de Don Bosco, ce St. Vincent de Paul du XIX<sup>ème</sup> siècle, à cause, nous a-t-il dit, des analogies merveilleuses que nous trouvons dans la vie et les œuvres de ces deux héros de la charité. Ce double panégyrique, remarquablement bien traité, a produit la plus salutaire impression, et je crois être utile à nos chers Coopérateurs en vous faisant part, pour le Bulletin, de ce qui a trait à Don Bosco :

. . . . . Aussi passionné que le premier pour le sagement des déshérités de ce monde, et aussi suave de douceur et de charité que le second, — surtout éducateur incomparable. Personne peut-être n'eut jamais, à un degré pareil, l'amour de la jeunesse et le don de la gagner, de la moraliser, de la conduire à Dieu.

Il a tiré de la misère, de l'ignorance et du vice, pour les élever à toute sorte d'honorables carrières, des enfants dont le nombre est incalculable. Il a fondé près de 200 orphelinats, à la fois collèges et ateliers, qui versent chaque année dans la société de 20 à 25 mille ouvriers, anciens vagabonds qu'elle a recueillis souvent dans les rues, et dont elle a fait d'excellents ouvriers et de fervents chrétiens; et pour diriger ces fondations et en perpétuer le bienfait, il a créé deux Congrégations, l'une de religieux, l'autre de religieuses, avec un tiers ordre d'une munificence extraordinaire; il a ranimé les vocations ecclésiastiques en Italie et formé déjà plus de 6,000 prêtres: avec cela, bâtisseur d'églises, fondateur de Missions déjà florissantes.

Cette vie d'une plénitude surhumaine est un vrai miracle.

Car, pour réaliser ces merveilles, comme saint Vincent de Paul, Don Bosco n'eut rien de ce que le monde demande comme éléments de succès, il ne posséda ni l'illustration de la naissance, ni les ressources de la fortune; ce fut toujours le plus humble et le plus pauvre des prêtres.

Don Bosco, vous le savez, naquit, comme saint Vincent de Paul, d'une condition humble et obscure; comme St. Vincent, il passa son enfance à garder les troupeaux, et c'est là que déjà la Vierge Sainte daignait lui apparaître et lui rappeler sans doute que c'est par l'humilité que l'on plaît au Seigneur.

Étudiant, et plus tard jeune prêtre, l'humilité est sa vertu favorite; il prend pour lui ce qu'il y a de plus bas, de plus pénible, de plus rebutant; il voit cette tourbe d'enfants abandonnés dans les rues, pauvres enfants vicieux, dégradés et livrés à tous les excès du vagabondage et de la misère; et de cette tourbe indisciplinée il se fait le père, il réunit ces pauvres enfants, il les moralise, il les aime, il se dévoue, il se sacrifie pour gagner leurs âmes à Dieu.

Mais les prudents et les sages du siècle se scandalisent. Le vieux marquis de Cavour, maire de

Turin, faisant droit à des réclamations, menaco d'interdire les réunions trop bruyantes de ceux qu'on appelle les drôles et les vauriens, mais qu'on appellera bientôt les admirables enfants de Don Bosco. Il s'en trouve même qui traitent son humilité de folie et qui vont jusqu'à essayer de le conduire dans une maison de santé; on se moque de lui et de son œuvre.

Voilà bien la marche ordinaire de la divine Providence dans les œuvres qu'elle veut marquer de son sceau divin. Ce sont les humbles et les méprisés de ce monde dont Dieu se sert comme d'instruments, afin de montrer que tout vient de lui et de mieux faire éclater les rayons de sa gloire. *A Domino factum est istud.*

Mon ami, disait Don Bosco, il y a 20 ans, à un de ses anciens condisciples, toi qui m'as connu dès mon enfance, tu sais si en moi il y avait l'étoffe d'un homme digne d'être à la tête d'une œuvre comme celle que je dirige. Je suis certain, au contraire, que si Dieu eût trouvé un prêtre plus pauvre, plus faible et plus nul que moi, ce serait lui qu'il aurait choisi pour faire son œuvre.

Et Don Rua raconte que vers la fin de sa vie, alors que Don Bosco revenait de Paris où sa présence avait suscité un enthousiasme que nous n'essaierons pas de décrire, se trouvait seul avec lui, son bien-aimé Père, absorbé par le sentiment de son humilité, s'écriait avec un regard et un geste indéfinissables: Qui est Don Bosco? Don Bosco n'est ni un saint, ni un savant, ni un orateur; dans son extérieur, comme dans son esprit, il n'a rien qui puisse attirer. Et cependant la foule se presse sur son passage; les personnages les plus élevés, les célébrités de la science, de la politique et des armes, tous enfin s'estiment heureux de pouvoir l'approcher, de l'entretenir un instant, lui qui bien souvent ne sait que répondre. Si tout ce monde distingué savait qui est Don Bosco, il serait bien étonné, confus peut-être, de l'avoir honoré à ce point. — Alors, continue Don Rua, Don Bosco retombait dans son silence, puis, à mesure que l'émotion imprimait un mouvement à ses lèvres, deux larmes brillaient dans ses yeux, il inclinait la tête et murmurait avec un inexprimable accent d'humilité et d'amour: « Oh! qu'elle est bonne la Madone, Notre-Dame Auxiliatrice! »

Oui, comme la Vierge Sainte il a pu dire: parce que le Seigneur a regardé la bassesse et l'humilité de son serviteur, voilà qu'il a fait par lui de grandes choses, et son nom est béni.

Et, comme St. Vincent de Paul, ce prêtre, le plus humble des hommes, en est aussi le plus pauvre. Dès lors, puisque partout on proclame que sans argent on ne peut rien et que l'or est le maître du monde, que fera ce pauvre? Il fera des merveilles, parce que, comme St. Vincent de Paul, il s'appuyera uniquement sur Dieu!

Le pauvre prêtre Don Bosco n'a rien; il est sans ressource, mais il compte sur la bonne Providence; il ne refuse aucun des enfants abandonnés qui se présentent; que dis-je, il va les rechercher lui-même, dans les rues et les carrefours; il en a déjà deux cents, cinq cents, mille à Turin seulement. Bientôt il étend ses instituts en Italie, il les implante en France, il en dote l'Espagne, il s'établit en Angleterre et en Autriche, il franchit l'Océan et va planter ses tentes aux extrêmes confins de la terre.

Un État aurait pu s'effrayer du budget que comportait une Œuvre pareille. et Don Bosco, pauvre, n'en est point préoccupé. Un État aurait pensé que la prudence lui commandait de modérer un

mouvement toujours grandissant d'expansion; Don Bosco n'est pas de cet avis. Un seul enfant serait déjà trop pour lui, livré à ses propres forces, et des milliers d'enfants ne lui pèsent point, dès lors qu'il se sent soutenu par le secours de Dieu. C'est pourquoi il va de l'avant, toujours de l'avant, sans se préoccuper aucunement du surcroît de dépenses que lui imposent ses nouveaux projets.

Pour Don Bosco, la question d'argent n'a qu'une importance secondaire. Dès qu'il est prouvé, disait-il souvent, qu'une œuvre est nécessaire, que la gloire de Dieu et le bien des âmes en dépendent, elle fait partie du plan de la Providence, et alors nous ne devons pas hésiter à y mettre la main et à la réaliser. Le Seigneur, dans ce cas-là, se trouve lui-même engagé à nous soutenir. Raisonner ainsi, j'en conviens, c'est raisonner en dehors des règles de la sagesse humaine, c'est raisonner à la manière des saints, mais le succès n'a-t-il pas toujours justifié cette sublime confiance de Don Bosco ?

Sans doute, les embarras financiers sont parfois cruels et les dettes augmentent d'une manière effrayante; les boulangers finissent même par refuser le pain; mais alors, sans savoir comment, la provision épuisée se multiplie et satisfait le vigoureux appétit de la nombreuse famille. Et quand on ne sait plus de quel bois faire flèche, voilà que des largesses inattendues viennent, à point nommé et souvent à un centime près, combler le déficit; ce qui permet de recommencer le lendemain une vie d'abandon absolu à la divine Providence.

Combien de fois Don Bosco s'écria : Voilà bien quarante ans que nous avons commencé et pas un seul jour nos enfants et nous n'avons manqué de pain.

À l'heure qu'il est, l'Institut de Don Bosco compte 150 établissements disséminés en Italie, en France, en Espagne, en Autriche, en Angleterre, en Belgique, en Amérique. Et les enfants reçus à titres divers dans ces établissements dépassent le chiffre de 300,000.

Mais que deviendront tous ces établissements, et l'œuvre elle-même que deviendra-t-elle après la mort de celui qui l'a fondée ? Don Bosco songe à se créer des auxiliaires; il pense à fonder une Congrégation religieuse. Mais hélas ! c'est à une époque où de tous côtés on supprime les Ordres religieux; le nom même de société, grâce aux idées fausses que l'on avait inspirées aux multitudes, est tombé dans un tel discrédit, que vouloir en fonder une nouvelle paraît chose insensée. Des théologiens, consultés à ce sujet, répondent qu'on est en présence d'un visionnaire. À peine s'est-il ouvert de son projet à ses amis, que tous se mettent contre lui et l'abandonnent. C'est alors qu'il se tourne vers ses enfants: il les invite, les exhorte, les instruit. Que de fatigues, d'aversion, de désenchantements et d'ingratitude ne se prépare-t-il pas ! N'importe, il doit créer ses auxiliaires et il les crée; ils grandissent, nourris, instruits, élevés par lui, et, grâce à eux, l'existence de son œuvre est assurée.

Ne restez point auprès de Don Bosco, avait-on dit mille fois à ces enfants: Don Bosco mort, ses œuvres disparaîtront avec lui, et vous serez sans position. Songez à votre avenir. Mais les enfants de Don Bosco avaient respiré sa foi; ils persévèrent, et peu de temps après la pieuse Société était approuvée par Pie IX.

En 1857, ils n'étaient que 50 prêtres ou élèves; en 1874, lors de leur approbation, ils étaient 250, et aujourd'hui la pieuse Société Salésienne de

Don Bosco a plus de 1200 membres, sans compter les 6,000 prêtres séculiers qu'elle a donnés aux divers diocèses.

Et leur action bienfaisante ne se borne pas seulement à l'Europe, mais elle s'étend jusqu'aux extrémités de l'Amérique du Sud, jusqu'aux plaines immenses des Pampas, de la Patagonie et de la Terre de Feu. La Congrégation Salésienne possède actuellement dans ces régions un Vicariat apostolique et une Préfecture: elle y a fondé sept Missions. Mgr. Cagliero, évêque de Patagonie, a été le premier évêque Salésien.

Que dire des Sœurs de Marie Auxiliatrice fondées par Don Bosco pour diriger les orphelins et les patronages de jeunes filles ? Cet admirable institut, béni de Dieu, s'est propagé avec une rapidité si merveilleuse qu'en moins de 12 ans il avait déjà fondé 15 Maisons, et en ce moment le nombre des religieuses et celui des Maisons qu'elles dirigent avec un dévouement incomparable, les met sur le même pied que les Pères Salésiens.

Et ces églises et ces basiliques que le pauvre Don Bosco a bâties avec une splendeur qui témoigne de sa foi ardente et de son amour pour le Dieu si grand et si bon qui veut bien habiter parmi nous ? Le devis de l'église de Marie Auxiliatrice portait une dépense de 500,000 francs, et le jour où Don Bosco posa la première pierre, la somme de huit sous constituait toute la fortune de la maison. Où trouver cet argent ? Don Bosco se met à l'œuvre, et l'église s'élève; les grâces que la Sainte Vierge accorde aux fidèles en retour de leurs offrandes deviennent de plus en plus nombreuses; on peut dire que chaque pierre est une action de grâces; et quand l'église est achevée, 800,000 francs de dépenses se trouvent miraculeusement payés. Cette histoire bénie est aussi celle de l'église de St. Jean l'Évangéliste à Turin et celle du Sacré-Cœur de Jésus à Rome, pour laquelle, sans avoir un sou de ressources assurées, Don Bosco a dépensé des millions. C'est l'histoire de la fondation de tous les orphelins, de tous les patronages, de toutes les maisons salésiennes.

Voilà, crayonnée bien rapidement et d'une manière bien incomplète, l'œuvre providentielle de Don Bosco. Faut-il s'étonner que cet homme de Dieu ait reçu partout où il s'est montré dans les derniers temps de sa vie, un accueil enthousiaste et presque triomphal ? Ah ! dans cet humble prêtre on voyait le père de l'orphelin, le protecteur de l'enfant délaissé, l'ami véritable du peuple, du pauvre et des malheureux.

Et maintenant, embrassons d'un regard ému cette vie admirable. Qui donc a opéré ces merveilles ? l'homme ? oh ! non, impossible ! Mais qui alors ? Il faut ici répéter l'exclamation si humble et si reconnaissante de Don Bosco : Oh ! qu'elle est bonne la Madone, qu'elle est puissante N.-D. Auxiliatrice !

Oui, la puissance de Dieu, la bonté miséricordieuse de Marie glorifiant l'humilité de Don Bosco, comme ils avaient glorifié l'humilité de St. Vincent de Paul, en se servant de la vertu de ces pauvres, de ces humbles et de ces méprisés du monde pour accomplir des merveilles. *À Domino factum est istud*, oui, c'est Dieu qui a tout fait.

*Deus. voluntatem timentium se faciet*, disent nos livres saints : ce qui peut se traduire ainsi : les saints s'attachent à faire la volonté de Dieu, et Dieu, en échange, se plaît à faire la leur, en bénissant toutes leurs entreprises...



## LA DÉVOTION A LA SAINTE VIERGE DANS L'ÉDUCATION

par le P. RAGEY, mariste.

Suite (1).

Ce n'est pas seulement le sens divin que de telles pratiques développent dans l'âme des jeunes gens, c'est surtout le sens catholique, ce sens qui nous porte à croire, à espérer et à aimer avec l'Église ce qu'elle croit, ce qu'elle espère et ce qu'elle aime.

Le sens catholique a pour symbole cette étoile qui conduisit les Mages à la Crèche et leur fit trouver l'Enfant avec Marie sa Mère: *invenerunt Puerum cum Maria Matre ejus*. Le catholicisme unit Jésus et Marie dans un ardent amour. Il dit, avec saint Anselme: « Vous, Seigneur Jésus, vous êtes notre grand Frère; et vous, ô Marie, vous êtes notre excellente Mère. Vous êtes bon, ô Jésus! Vous êtes bonne, ô Marie! Vous êtes doux, ô Jésus! Vous êtes douce, ô Marie! Embrassez mon âme de votre amour! » (2).

Le protestantisme met d'un côté le Dieu fait homme et de l'autre sa Mère, et n'éprouvant absolument rien à l'égard de la Mère, dont il ne s'occupe même pas, il éprouve peu de chose à l'endroit du Fils. Il croit à l'Incarnation, mais d'une foi purement humaine, comme il croit aux conquêtes d'Alexandre, avec la même froideur et la même indifférence. Depuis qu'il a cessé d'aimer la Mère, il a désappris à aimer son divin Fils, au moins de cet amour tendre, ardent, généreux qui va jusqu'au sacrifice et qui fait les apôtres, les vierges et les martyrs. Il tombe par là sous l'anathème prononcé par saint Paul: « Si quelqu'un n'aime pas Notre-Seigneur Jésus-Christ, qu'il soit anathème! » (3).

Impossible d'être vraiment chrétien sans aimer Notre-Seigneur, et impossible d'aimer Notre-Seigneur sans aimer sa sainte Mère. En 1635, c'est-à-dire un siècle après qu'Henri VIII eut fait apostasier l'Angleterre, un des membres de l'Église anglicane, considérant ce qu'il y avait de monstrueusement inconséquent dans une religion qui ordonne à ses partisans d'adorer le Dieu fait homme et qui leur défend d'honorer sa Mère, eut le courage d'écrire un livre des plus remarquables et d'une haute valeur, intitulé: *The female glory, or the life of the Virgin Mary*, dans lequel il fit ressortir la dignité et la grandeur de cette femme extraordinaire qui mérita de devenir la Mère de son Dieu. Il y démontrait, avec une puissance de logique irrésistible, que ses coreligionnaires ne pouvaient prétendre plaire au Fils en refusant de reconnaître et d'honorer la dignité de sa Mère. « Je puis leur assurer une chose, disait-il, c'est que tant qu'ils ne seront pas de bons serviteurs de Marie, ils ne seront pas de bons chrétiens. *Of one thing I will assure them, till they are good MARIANS, they shall never be good CRISTIANS.* »

On peut en dire autant des jeunes gens élevés dans des maisons d'éducation chrétiennes; mais c'est surtout à leurs maîtres qu'il faut le dire. Oui, sachez-le bien, ô maîtres chrétiens, tant que ces jeunes gens confiés à vos soins ne seront pas pénétrés d'une dévotion tendre, solide, éclairée, envers l'auguste Mère du Sauveur, ils

ne seront que des chrétiens médiocres, tièdes, timides et faibles. Afin de les rendre forts, faites entrer bien avant dans leur âme l'amour de notre divin Sauveur, et pour y faire rentrer plus sûrement, plus doucement, plus profondément l'amour du Sauveur, faites-y entrer l'amour de la sainte Mère.

De tous les âges de la vie, l'adolescence est celui où il est le plus facile de former le cœur à l'amour de Jésus, en le formant à l'amour de Marie. A cet âge où les caresses de nos mères font encore partie de notre bonheur, dans cet exil du collège où nous sentons longtemps nos fronts humides de leurs baisers d'adieu, notre cœur s'ouvre de lui-même à l'amour de cette Vierge Mère de Dieu, qui est aussi notre mère, mère invisible, mais toujours présente. Et nous comprenons bien que s'il faut aimer cette céleste Mère, nous devons bien davantage encore aimer son divin Fils, ce Jésus que Marie nous a donné et qui nous a donné Marie. Nous comprenons cela un peu avec notre intelligence, beaucoup avec notre cœur.

C'est un fait bien remarquable que toutes les sociétés religieuses qui ont reçu de Dieu la mission de former la jeunesse ont été marquées du sceau d'une dévotion particulièrement vive envers la sainte Vierge.

Pendant une longue suite de siècles, l'histoire nous montre l'éducation de presque toutes les classes de la société, mais surtout des classes élevées, remise en grande partie entre les mains des enfants de St. Benoît. Or, on sait que la dévotion à Notre-Dame, non une dévotion quelconque, mais une dévotion tendre, naïve, filiale, était chez eux un trait de famille. On retrouve ce trait de famille chez tous les grands esprits qu'ils formèrent. La liste complète en serait longue: deux noms peuvent suffire.

Au milieu du XI<sup>e</sup> siècle, le seigneur Gondulfe remettait son fils encore enfant aux mains des Bénédictins du prieuré d'Aoste. Deux siècles plus tard le comte d'Aquin confiait un de ses enfants âgé de cinq ans aux Bénédictins du Mont-Cassin. Le jeune fils du seigneur de la cité d'Aoste devint le grand saint Anselme, celui de tous les Pères et de tous les docteurs de l'Église qui a le mieux enseigné à prier la sainte Vierge, au point qu'il mérita d'être appelé *le docteur de la prière à Marie* (1). Quant au fils du comte d'Aquin, son génie et sa sainteté, dans lesquels la dévotion à Notre-Dame tenait une large place, firent de lui *le docteur angélique*.

Voilà ce que les Bénédictins savaient faire de leurs élèves en leur apprenant par dessus toute chose à aimer la sainte Vierge.

Quand, au seizième siècle, la Réforme eut exposé la jeunesse à de nouveaux dangers, Dieu lui donna de nouveaux maîtres en suscitant la Compagnie de Jésus. Saint Ignace de Loyola était, dans toute la force du mot, un chevalier de Notre-Dame. L'Ordre qu'il a fondé a hérité de sa piété chevaleresque envers la sainte Vierge. Les nombreux saints que cet Ordre a produits sont tous marqués de ce signe. Il en est, comme ce doux Berchmans et cet angélique Stanislas de

(1) Dans l'histoire de saint Anselme que nous venons de terminer, après plus de vingt années de travail, et qui sera très prochainement livrée au public, nous montrons que si saint Bernard mérita d'être appelé *le docteur de Marie*, on peut décerner à saint Anselme à meilleur droit encore le titre de *docteur de la prière à Marie*,

(1) Voir le *Bulletin* de septembre et d'octobre.

(2) *Orat.* 41 ad. Virg. Mar.

(3) *I Corinth.* XVI, 22.

Kostka, dont le nom est devenu synonyme, non pas précisément d'amour chevaleresque, mais de dévotion filiale envers Marie.

Si Dieu a accordé dans une si large mesure à cette Compagnie illustre et sainte le grand don d'aimer ardemment, et, disons-le, d'aimer passionnément sa Mère, c'est parce qu'il l'appelait à exercer plus qu'aucune autre société religieuse l'apostolat de l'enseignement. Cet apostolat, la Compagnie de Jésus l'exerce plus qu'on ne le croit et qu'on ne le sait généralement, par la dévotion à la sainte Vierge.

Ceux même qui ne connaissent les Jésuites que de loin savent qu'ils sont des maîtres accomplis dans le grand art de former non seulement des savants, mais des hommes et des chrétiens. Mais ceux-là seulement qui ont passé par leurs collèges peuvent se faire une idée du talent qu'ils ont de faire aimer la sainte Vierge. De tous leurs talents, c'est peut-être le premier. Quel puissant levier la *Congrégation* devient entre leurs mains ! Du reste ce n'est pas seulement à la chapelle qu'ils parlent de la sainte Vierge à leurs élèves ; ce n'est pas dans les réunions de *Congrégations* ; ce n'est pas seulement au confessionnal ; ce n'est même pas seulement dans les entretiens privés : c'est en classe, dans cette même chaire du haut de laquelle ils expliquent Homère, Virgile et Horace. Il arrive ainsi que la dévotion à la sainte Vierge purifie, élève et sanctifie leur enseignement. — Que vous ont donc appris les Jésuites ? demandait un mauvais plaisant à un de leurs anciens élèves qui paraissait avoir tiré un mince profit de leurs leçons. — Les Jésuites ! répondit-il d'un ton pénétré, ils m'ont appris à aimer la sainte Vierge ! — Il y a dans l'armée, dans la magistrature, au parlement, dans toutes les carrières libérales, des hommes auxquels les Jésuites ont appris beaucoup d'autres choses. Mais ce qu'ils leur ont appris de mieux c'est à aimer la sainte Vierge. S'ils sont aujourd'hui encore des chrétiens qui ont le courage de mettre leur conduite d'accord avec leurs convictions ; s'ils ont conservé ce noble, fier et généreux amour de Notre-Seigneur qui est l'âme du christianisme, c'est qu'ils ont été formés de bonne heure à cet amour en apprenant à aimer la sainte Vierge. Si, après des écarts plus ou moins graves et plus ou moins longs, ils reviennent au Dieu de leur jeunesse, ce sera souvent parce qu'ils auront conservé au fond de leur cœur un reste d'amour pour la sainte Vierge. Quand une âme, dans la jeunesse, s'est donnée à la sainte Vierge avec un amour vrai et sincère, vint-elle à tomber dans l'oubli de ses devoirs, il est rare, quoiqu'il y eut une témérité insensée et criminelle à s'appuyer sur cette espérance pour se laisser aller au désordre ou pour y persévérer, il est rare que Marie ne poursuive pas cette âme et ne la reprenne pas comme son bien. Nos pères du moyen-âge qui en avaient fait l'expérience, disaient à Notre-Dame :

Qui de bon cuer à toi s'octroie,  
Qui t'aime, sert et prie,  
Tu l'as tost mis à bonne voie,  
Et retrait de folle (1).

Dans ce siècle, de nouvelles sociétés religieuses se sont formées pour arracher la jeunesse aux influences d'une impiété chaque jour croissante. Elles ont dû adapter leurs moyens aux besoins de l'époque. Mais parmi ces moyens il en est un qui

ne change jamais : inspirer aux jeunes âmes une vive dévotion envers la sainte Vierge. Le nom de plusieurs de ces sociétés indique même que tel est leur moyen préféré, celui sur lequel elles comptent le plus. Les noms ont leur importance. La jeunesse qui vient se former à l'école de ces congrégations est avertie par ces noms qu'elle va à l'enseigne de Marie, et ces noms rappellent aux maîtres ce que Dieu et les hommes attendent d'eux. Ces sociétés nées au XIX<sup>e</sup> siècle, quoique l'action humaine y ait eu sa part, sont, comme celles qui les ont précédées, bien plus l'œuvre de Dieu que l'œuvre de l'homme. Par leur esprit, par leur but, par leur nom même, elles disent au monde catholique qu'il entre plus que jamais dans les desseins de la divine Providence, que les générations futures soient formées à l'amour de Marie.

La jeunesse dont nous venons de parler est celle qui appartient aux classes dirigeantes. Mais ce n'est pas à elle seule que Dieu a ménagé des maîtres appelés à l'élever dans l'amour de Marie : pour un de ces maîtres qu'il a donné aux jeunes gens des classes supérieures, il en a procuré dix aux enfants du peuple. Dieu garde les petits, comme dit le Psalmiste, *custodiens parvulos Dominus* (1). Il garde ceux qui sont le moins protégés, non seulement par leur âge, mais par la position de leur famille, ceux que leur état de dépendance et les nécessités de la vie matérielle exposent plus encore que les autres, d'abord à une éducation antireligieuse, matérialiste, athée, puis à de ténébreux embauchages : pauvres petites brebis presque fatalement jetées dans la gueule des loups, si on ne leur vient en aide. C'est pour ces petits que Dieu a fait naître au seizième siècle et au dix-septième les César de Bus, les Joseph Calasanz, les de la Salle et les innombrables légions d'instituteurs chrétiens qui se sont levés à leur suite et qui ont fait circuler dans les veines du peuple, en dépit de tous les efforts combinés de l'hérésie et de l'impicité, le plus pur esprit du christianisme entretenu et avivé par la dévotion envers l'auguste Mère de Dieu. Et quelle dévotion ! De quelle dévotion envers Marie n'était-il pas l'apôtre auprès des enfants du peuple ce saint Joseph Calasanz, pour ne parler que de lui, qui avait reçu sa mission par l'entremise de Marie, qui faisait tant pour elle et par elle, qui voulut que le nom de la *Mère de Dieu* fit partie de son nom et de tous ceux de ses disciples (2), qui commençait par faire réciter à ses élèves une partie du petit office de la sainte Vierge et qui ne les renvoyait, le soir, qu'après leur avoir fait réciter encore ses litanies, afin d'envelopper en quelque sorte son enseignement de chaque jour dans la prière à Marie et de l'embaumer de son amour.

Dieu qui, au dix-neuvième siècle, a suscité de nouvelles congrégations pour l'éducation de la jeunesse des classes élevées, en a également fait surgir, et en plus grand nombre encore, pour élever les enfants du peuple. Il est un point sur lequel ces jeunes congrégations semblent prendre à tâche de surpasser leurs aînées ; c'est dans le zèle qu'elles déploient pour inspirer aux enfants confiés à

(1) Ps. cxiv, 6.

(2) Il prit le nom de *Joseph de la Mère de Dieu*, et il établit que chacun des membres de sa *Congrégation des écoles pieuses* jouerait ainsi à son nom celui de la Mère de Dieu.

(1) Gautier de Coisy.

leur soin un ardent amour de Marie. « Si vous avez le bonheur de faire pénétrer la dévotion à Marie dans l'âme de vos enfants, vous les avez sauvés, » disait leur pieux fondateur aux *Petits-Frères de Marie*. Il tenait à ce que chacun d'eux comprît bien que ce n'était pas par hasard ou par caprice que leur avait été donné ce nom significatif de *Petits-Frères de Marie*, et il ne cessait de leur recommander de travailler de toutes leurs forces à faire aimer la sainte Vierge. « Faites-la aimer partout, » leur dit-il dans son testament.

Il y a là une attention visible de la Providence; car jamais le peuple n'eut plus besoin qu'on lui apprît dès son enfance à aimer la sainte Vierge. Dans les âges de foi le ciel et la terre lui parlaient de Notre-Dame. Dans les étoiles du firmament, dans les bois, dans les fontaines, dans les fleurs des prairies, partout il trouvait le souvenir ou le symbole de la Vierge. « C'était là, » comme l'a si bien dit Montalembert, la *Légende*, « la lecture des pauvres et des simples, l'Évangile paré à leur usage, *Biblia pauperum* ! Leurs yeux innocents y lisaient mille beautés dont le sens est aujourd'hui à jamais perdu ; le ciel et la terre leur apparaissaient peuplés de la plus douce science ; ils pouvaient bien chanter d'une voix sincère : *Pleni sunt cœli et terra gloria tua*. » Qui pourrait calculer combien la vie s'est appauvrie depuis lors ? Qui songe aujourd'hui à l'imagination des pauvres, au cœur des ignorants ?

« Oui, le monde était alors enveloppé par la foi comme d'un voile bienfaisant qui cachait les plaies de la terre, qui devenait transparent pour les splendeurs du ciel. Aujourd'hui c'est autre chose : tout est à nu sur la terre, tout est voilé dans le ciel (1). »

Il est bon, il est nécessaire que des mains pieuses écartent les plis de ce voile et montrent aux regards du peuple, surtout aux regards de l'enfance, des beautés supérieures à celles de la terre, et en particulier cette douce, aimable et ravissante figure de la Vierge que l'impiété s'efforce de lui cacher. Le peuple a besoin, lui aussi, qu'un rayon de poésie vienne de temps à autre traverser son existence assombrie par les réalités parfois bien dures, avec lesquelles il est aux prises. Cette poésie, il ne peut, comme les classes élevées, la trouver dans l'étude des belles lettres. Ah ! faites-lui du moins contempler, dès ses plus jeunes années, cette Vierge mère qui tient dans ses bras son divin Enfant ! Faites-lui entendre le concert des anges qui chantent sur le berceau du Sauveur. Qu'il voie briller l'étoile des mages ; qu'il voie défiler leur longue caravane chargée de présents magnifiques, et qu'il regarde ces rois se mettre à genoux devant l'Enfant et sa Mère. Qu'il suive cette auguste mère en Égypte, au temple, à Nazareth, au calvaire, au cénacle, au ciel enfin où elle monte en corps et en âme environnée de l'innombrable armée des anges qui la proclament leur Reine. Qu'il s'habitue à l'invoquer comme une reine et comme une mère, comme l'étoile du matin, comme l'étoile de la mer, et par dessus tout comme la consolatrice des affligés et l'espérance de ceux qui pleurent. Car le peuple a surtout besoin de consolation et d'espérance. La terre a pour lui tant de rigneurs ! Au moins faut-il que le ciel lui sourie.

Ah ! ils savent bien ce qu'ils font ces modernes

sectaires, qui, non contents d'écarter les enfants du peuple des écoles chrétiennes, ont voulu leur apprendre à insulter cette Vierge qui est la mère du bel amour et l'astre de l'espérance ! « Ce n'était point assez des outrages que les hommes lui adressent ; on a voulu s'assurer pour ce crime la complicité de l'enfance : on a enseigné le blasphème aux lèvres innocentes. On procède aussi par calcul, pour étouffer dans son germe un des sentiments les plus doux au cœur, les plus salutaires à l'âme, le sentiment de la piété filiale envers la Mère de Dieu, devenue notre Mère. On sait bien qu'il n'y a pas de moyen plus sûr de tuer la foi que de décourager l'espérance et d'éloigner des yeux des habitants de la terre le souvenir de celle qui leur apparaît saut comme le refuge des pécheurs et la consolation des affligés (1). »

Parmi les enfants du peuple, il en est pour lesquels la famille existe à peine, ou bien n'existe que comme un danger permanent pour leur foi et leur vertu. Il en est même qui n'ont d'autre abri que le ciel, d'autre demeure que la rue, et qui, si l'on n'y avise, n'auront d'autres maîtres que les plus ignobles bandits. Si l'on veut se rendre compte de ce que la dévotion à la sainte Vierge fait de ces petits êtres dégradés, on n'a qu'à visiter un des oratoires de la *Société Salésienne*. D'où viennent les enfants recueillis dans ces écoles, qu'on appelle *oratoires*, parce que, si l'on y apprend à lire, à écrire et à calculer, on y apprend surtout à prier ? Souvent ils le savent à peine eux-mêmes. Tout ce qu'ils pourraient dire, c'est qu'ils ont habité quelque bouge infect de toutes manières, quand ils n'habitaient pas la rue, et qu'ils ont vu là et qu'ils ont entendu des choses qui leur avaient communiqué une précoïté épouvantable ! Mais qu'ils sont changés ! Autrefois ils juraient, maintenant il prient ; autrefois ils se faisaient une joie de fredonner des couplets obscènes, maintenant ils mettent leur bonheur à répéter les refrains de quelques pieux cantiques ; autrefois il y avait de la boue sur leurs vêtements, sur leurs mains et sur leur visage, et à leur désinvolture cynique, on jugeait bien vite qu'il y en avait aussi sur leur âme, maintenant leur mise est propre et leur tenue modeste ; il y a de l'innocence sur leur front, de la candeur dans leur sourire et du ciel dans leur regard. Ils étaient des démons ; ils sont devenus des anges. Quand ils sont à genoux, et que leurs petites mains sont jointes, et que leurs yeux, parfois mouillés de larmes, se lèvent vers l'image de la Madone, et que leurs voix fraîches et pures répètent ensemble : je vous salue, Marie, pleine de grâces, il semble que l'on aperçoit, à travers la porte entr'ouverte du paradis, l'auguste Reine des cieux au milieu du chœur des anges.

Si Dieu avait mis au cœur de l'homme providentiel, par qui vient d'être fondée la *Société Salésienne*, avec un zèle ardent pour la gloire de Marie, cette confiance en elle qui obtient des miracles, c'est qu'il était appelé à accomplir par lui-même et par les membres de la famille religieuse à laquelle il a légué son esprit, la plus difficile et la plus nécessaire de toutes les œuvres : la formation de l'esprit et du cœur de l'enfant, de l'enfant pauvre, orphelin, abandonné. C'est qu'il avait reçu de Dieu la mission d'opérer et de former les siens à opérer après lui le plus grand

(1) *Hist. de s. Elisabeth*, introd.

(1) Lettre du cardinal Guibert prescrivant un *triduum* préparatoire à la fête de la Nativité de la sainte Vierge.

des miracles : la transformation de l'enfant corrompu, vicieux et impie, en un enfant honnête, chrétien et pieux. On a beaucoup admiré et l'on admire beaucoup encore les merveilles vraiment extraordinaires que Don Bosco a accomplies en si grand nombre, ou, pour mieux dire, que Notre-Dame Auxiliatrice a accomplies, en se servant de lui comme d'un instrument. Assurément, c'est avec raison. Mais la plus étonnante de toutes ces merveilles, c'est qu'ayant ramassé de toute part, non pas seulement des centaines, mais des milliers d'enfants pauvres, dont un assez grand nombre étaient déjà entamés par le vice, il ait pu faire de la plupart d'entre eux de bons chrétiens, et, d'un assez grand nombre, de bons prêtres et même des religieux exemplaires.

La vie, l'œuvre, les succès véritablement immenses de cet homme de Dieu sont une grande leçon pour notre siècle, pour les maîtres de la jeunesse et surtout pour les mères. Mais avant de dire ce que les mères peuvent et doivent faire de leurs enfants, en prenant la dévotion à la sainte Vierge pour moyen, rappelons d'abord que cette dévotion est le grand moyen de former de bonnes, de pieuses et même de saintes mères. (À suivre).

## NÉCROLOGIE

### M. Albert du Boys.

Quand Dieu rappelle à lui une âme qui fut plus particulièrement en contact avec l'âme de Don Bosco, nous avons l'habitude de le dire à nos chers Coopérateurs. C'est en effet pour nous une étroite obligation. Y manquer, serait résister à un véritable besoin de reconnaissance, nuire aux intérêts surnaturels de nos bienfaiteurs les plus dévoués et les plus généreux, en même temps que frustrer nos lecteurs d'une puissante édification. C'est dire qu'en recommandant d'une manière spéciale aux prières de la famille Salésienne M. Albert du Boys, nous entendons remplir un devoir de gratitude, accomplir à l'égard de son âme un acte de charité qui est aussi un acte de justice, et susciter chez les amis de nos Œuvres de nouvelles ardeurs d'apostolat. Pour obtenir ce résultat, nous n'avons pas à transcrire ici les magnifiques et touchants hommages que la presse a rendus à la mémoire de M. Albert du Boys : offrons-lui le nôtre.

L'éminent auteur de DON BOSCO et la Pieuse Société des Salésiens a placé en tête de ce beau travail une épigraphe que nous venons de relire avec une vive émotion : elle ressemble à une prophétie. « Celui qui fonde une famille religieuse se prolonge sur la terre. Son action dans la société humaine échappe à tous les calculs et reste le secret de Dieu. » Ce mot de Châteaubriand a sans doute un sens profond en tête d'un livre qui met en lumière Don Bosco et ses entreprises de salut ; mais ne pourrait-on pas, avec infiniment de raison, l'appliquer aussi aux pages mêmes écrites par M. Albert du Boys ? Serait-ce exagérer la valeur d'un ouvrage dont les lecteurs ne se comptent plus, que de dire à son sujet : son action dans la société humaine échappe à tous les calculs et reste le secret de Dieu ? Nous ne le pensons pas. Il serait malaisé de connaître et de supputer les illuminations que peut procurer la lecture de cet ouvrage ; et le cadre même que s'était tracé l'auteur, a fait accueillir son travail autant des cœurs qui ont besoin de croire, que des esprits qui demandent à voir.

M. Albert du Boys, en exposant ce qu'il appelait le poème de Don Bosco, a séduit bien des intelligences, et les a amenées à voir Dieu derrière l'humble prêtre de Turin. Cela seul constitue un mérite qui est en même temps une bénédiction ; ajoutons que c'est un gage des récompenses promises à qui coopère avec Dieu au salut des âmes. Les espérances de notre foi nous disent que M. Albert du Boys goûte déjà les joies que Dieu ne fait pas attendre à ceux dont la place est marquée dans le ciel ; mais si la charité peut encore quelque chose pour aimer efficacement l'homme de bien qui aime ses frères avec tant de piété, de constance et de dévouement, la famille Salésienne saura s'en souvenir : les fils de Don Bosco ont appris de leur Père bien-aimé à dire, sans se laisser jamais, le merci surnaturel que Marie Auxiliatrice répète avec eux. Et quand c'est Marie Auxiliatrice qui demande, Dieu ne sait rien refuser.

## COOPÉRATEURS DÉFUNTS

Septembre-Octobre.

France.

†

- AUTUN : M. l'abbé Édouard Pitoye, Autun.  
 CAMBRAI : M. l'abbé Libberecht, vicaire à Saint-Pierre-Saint Paul, Lille.  
 LE PUY : M. l'abbé Vesseyre, curé de St. Pierre, Le Puy.  
 LYON : M. l'abbé Clavelloux, archiprêtre, Mornant.  
 REIMS : M. l'abbé Deglaire, archipr. de la métropole, Reims.

†

- CHAMBÉRY : M. le comte Albert-Marie du Boys, château de La Combe (Savoie).  
 CLERMONT-FERRAND : M. le baron Léon Desaix de Bauson, Clermont-Ferrand.  
 GRENOBLE : M<sup>lle</sup> Françoise Chapot, St. Jean de Bournay.  
 — M<sup>mo</sup> V<sup>ve</sup> E. Farey, Grenoble.  
 MARSEILLE : M<sup>lle</sup> Marie Francon, Marseille.  
 MONTPELLIER : M<sup>mo</sup> V<sup>ve</sup> Salvan, née Andoque, Béziers.  
 PARIS : M<sup>mo</sup> V<sup>ve</sup> Énard, née Elisabeth-Louise-Camille Février, Passy.

Étranger.

†

- ALSACE ANNEXÉE : M<sup>lle</sup> Dérivaux, Erstein (Basse-Alsace).  
 BELGIQUE : M. Louis Hippolyte Vander Meersch, Ypres.  
 ITALIE : M<sup>mo</sup> Marie-Anne Bréau, Brusson (Aoste).  
 Pater, Ave, Requiem.

†

Les recommandations devront être adressées à D. Lemoine, 32, rue Cottolengo, Turin, avant le 15 ; celles qui arriveront après cette date, seront retardées d'un mois. — Les prières désignées plus haut sont celles que Don Bosco récitait lui-même, en apprenant la mort d'un membre de la Pieuse Société Salésienne.

Mais comme il ne s'en tenait pas à ces faibles suffrages, les lecteurs du Bulletin se feront un pieux devoir de l'imiter. Les Coopérateurs prêtres voudront bien avoir de fréquentes intentions au saint Sacrifice de la Messe ; tous les autres offriront des communions, des prières et des bonnes œuvres pour procurer le repos en Dieu à des âmes qui nous demeurent unies par les liens de la plus douce et de la plus forte charité.

Avec perm. de l'Aut. ecclésiast. - Gérant : MATHIEU GIUGLIONE